



Tu vas voir comment je fais grâce. (Page 14)

mes pensées. J'eus d'abord conscience des baisers qu'elle me prodiguait; mes yeux, ensuite, semblèrent rendus tout à coup à la perception des objets extérieurs, et je compris que, machinalement, je regardais devant moi dans la direction du lac.

— Il est tard, l'entendis-je murmurer à mon oreille. Il fera noir dans la plantation... Elle me secouait le bras, et répétait : — Marian, il fera noir sous les arbres.

— Accordez-moi une minute de plus, lui dis-je... une minute pour me remettre...

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Je me charge de tout ! s'écria joyeusement le duc de Mauves en voyant chanceler la résolution de la jeune femme. Quelles que soient les suites de votre installation à l'hôtel, je les accepte, et je prends d'avance tout sur moi.

— Vous êtes loyal et généreux, monsieur le duc, je ne doute donc pas de vos paroles; mais à quoi bon vous engager dans une lutte si douteuse, il en est temps encore, nous ne sommes liés par aucun serment; laissez-moi continuer ma vie tranquille sinon heureuse, calme sinon brillante. Vous m'avez surprise dans un moment de découragement, de lassitude, où, doutant de Dieu, je me défiais de moi-même; j'ai écouté vos douces paroles sans savoir que l'écho en retentirait jusque dans ma paisible retraite. C'est si bon de s'entendre dire pour la

première fois : je vous aime ! Quelques rêves décevants qu'on ait faits sur l'amour, nul rêve ne ressemble à l'ineffable émotion qu'on ressent en présence de la réalité. J'ai donc éprouvé une grande joie à vous écouter et un grand bonheur après vous avoir entendu. Mais là doit être la limite de la félicité promise aux parias de la vie. Je suis une pauvre fille, sans ambition, sans orgueil; j'ai vécu presque toujours seule, ma mère est morte en nous mettant au monde mon frère et moi. J'avais douze ans quand mon pauvre père a été tué. Je suis restée seule au monde avec mon frère, et si un passant charitable ne nous avait pas recueillis, nous serions morts tous deux de faim sur le bord de la route.

— Pauvres enfants ! murmura le duc de Mauves attendri jusqu'aux larmes.

— Depuis ce jour, continua l'institutrice, notre vie n'a été qu'une longue épreuve, jusqu'au moment où, grâce à votre généreuse sollicitude, mon frère a pu entrer, comme troisième commis, dans les bureaux de M. Métral. Je n'avais d'inquiétude sérieuse que pour lui. Le voilà casé, sa route est toute tracée, il n'a qu'à la suivre. Pour moi, je continuerai à vivre comme j'ai vécu, sans envier le sort de ces enfants riches dont je suis l'humble servante. Ne tentez donc pas de me faire changer d'existence ! Je suis née sous une fatale étoile, et fatalement j'y mourrai.

— Non, mon enfant ! s'écria M. de Mauves, profondément ému; non, une créature sortie des mains de Dieu aussi parfaite que vous, ne sera pas la servante et par conséquent la victime des enfants des hommes... Vous, obéir ! quand vous êtes si bien faite pour commander ! vous, souffrir ! pauvre enfant !... Le bonheur n'est fait pour personne s'il n'est pas fait pour vous !... Non, cette vie d'ombre et de silence ne sera pas la vôtre ! Que je perde mon nom si vous n'en avez pas changé d'ici huit jours ! Voyons, que dois-je faire ? Conseillez-moi, vous que le malheur a dû rendre de bon conseil. Il vous répugne de vous installer à

l'hôtel; vous redoutez une lutte avec madame de Mauves ?

— Oui ! répondit l'institutrice en hochant tristement la tête.

— Il y aurait un moyen bien simple de tout concilier, reprit le duc. Sans habiter l'hôtel, vous pourriez venir donner vos leçons à mes filles, dont l'appartement est entièrement séparé du pavillon qu'habite la duchesse, de cette façon, vous ne la rencontreriez jamais.

— C'est un moyen ! dit miss Élisabeth, qui voyait le duc de Mauves s'engager dans le chemin où elle l'entraînait depuis un moment. Toutefois, ajouta-t-elle, comment concilier l'heure des classes du pensionnat, avec l'heure des études de mesdemoiselles de Chastel ?

— Mais, dans ma combinaison, dit le duc, vous quittez tout à fait le pensionnat. N'est-ce pas déjà un assez grand travail, pauvre enfant, que de faire l'éducation de mes filles ?

L'institutrice sembla réfléchir.

— A quoi songez-vous, mon enfant ? demanda M. de Mauves.

— A la vie nouvelle dans laquelle je vais m'engager, répondit en soupirant miss Élisabeth. Ma vue se trouble en regardant au loin. Tout est confusion, chaos ! Je n'entrevois rien dans l'avenir.

— Pauvre enfant ! parce que vous vous souvenez du passé ! Encore une fois, croyez en moi, et laissez-moi faire, tout ira pour le mieux.

— J'ai peur, dit d'un ton effrayé l'institutrice.

— Ne craignez rien ! dit le duc en regardant amoureuxment la jeune femme et en l'entourant de ses bras.

Miss Élisabeth essaya faiblement de se dégager de l'étreinte de M. de Mauves.

Il était dix heures du soir environ; il faisait très-clair. Les Champs-Élysées étaient très-déserts à cette époque, et surtout à cette heure.

On n'apercevait pas l'ombre d'un passant. On pouvait se croire dans un bois, à vingt lieues de Paris. Le duc pensa donc pouvoir